



C O L L E C T I O N

Révélations d'un Goy-averti

Le testament politique de Julius Streicher

Ma déclaration

**Traduit par
Valérie Devon**

Le testament politique de Julius Streicher

Révélation d'un Goy-averti

Le testament politique de Julius Streicher

Ma déclaration

Traduction de l'anglais et de l'allemand par
Valérie Devon

©2018 par Valérie Devon
Imprimé et Publié par Valérie Devon
ISBN 978-0-244-63902-0

Tous les droits sont réservés. Ce livre ou une partie de celui-ci ne peut être reproduit ou utilisé de quelque manière que ce soit sans l'autorisation écrite expresse de l'éditeur, à l'exception de l'utilisation de courtes citations dans une revue de livres ou un journal scientifique.

Contact information : didi3486@gmail.com



Julius Streicher

*Devise : "Obscurcie par la haine et la faveur des partis, l'image de son caractère
nous apparaît incertaine dans l'histoire."*

Friedrich Schiller.

Par bêtise, malice et lâcheté, certains de mes contemporains ont cru qu'ils pouvaient et même devaient rabaisser et déformer autant le contenu que la forme de 25 ans de travail de sensibilisation, que j'ai fait verbalement et par écrit. Le plus souvent, ces critiques n'ont pas formé leur jugement sur la base de leurs propres connaissances, mais plutôt grâce au babillage obligeant de l'opinion d'un autre. Ces notes concernent la période la plus difficile que le peuple allemand ait eu à vivre et sont destinées à susciter la réflexion de ces contemporains et juges douteux ainsi qu'à tous ceux qui veulent les connaître.

Mondorf au Luxembourg, Maison des détenus,
Été 1945.
Julius Streicher

L'appel du destin

C'est à l'âge de cinq ans, dans le village où je vivais, que j'entendis pour la première fois le mot « juif ». Je l'ai entendu de la bouche de ma mère. D'après un échantillon que lui avait présenté un colporteur, elle avait choisi, commandé et payé à l'avance le tissu qui allait lui permettre de confectionner un costume pour mon père. Lorsque le paquet est arrivé, le tissu ne correspondait ni à la couleur ni à la qualité de l'échantillon initialement présenté. Ma mère se sentit trompée et nous, ses enfants, avons pleuré avec elle.

C'est en classe de religion, quand je suis allé à l'école, que le prêtre nous parla du martyre du sauveur de la chrétienté. Je fus rempli d'horreur par le récit selon lequel les juifs, à la vue du sauveur ensanglanté, n'avaient éprouvé aucune pitié, trouvant même que la torture infligée au prisonnier n'était pas suffisante et ainsi exigeaient sa crucifixion, alors que Pilate, gouverneur romain, aurait tout à fait pu réfuter l'accusation selon laquelle Jésus, dans sa lutte contre les pharisiens juifs, avait violé le droit pénal. C'est dans cette classe de religion qu'un premier soupçon naquit en moi : la nature du juif est particulière.

En 1909, ayant été affecté comme professeur à l'école primaire municipale de Nuremberg, je quittai mon bourg bavarois-souabe. À cette époque, la lutte pour libérer l'éducation scolaire du milieu clérical faisait rage avec une intensité particulière, et comme les enseignants croyaient avoir trouvé une aide parlementaire dans le parti démocratique, c'est tout naturellement, qu'en tant que représentant des jeunes enseignants, j'ai souhaité agir au sein de ce parti.

Je ne tardai pas à surmonter mes réticences intérieures et je me tenais pour la première fois de ma vie face à un podium politique. Je parlai sans détour, je dis ce qu'une voix intérieure m'ordonnait de dire. Mon discours achevé, des applaudissements m'ont fait monter le rouge aux joues. Certains membres de l'auditoire n'avaient pas applaudi. Ils me regardaient avec des yeux étrangement interrogateurs. Il ne s'agissait pas de jeunes avocats. La plupart d'entre eux avaient l'air différent de ceux qui avaient applaudi. Quand je suis rentré chez moi tard dans la nuit, le représentant aux



Asbcan, ou enclave continentale pour prisonniers de guerre n°32, était un camp allié de prisonniers dans l'Hôtel Palace de Mondorf-les-Bains, au Luxembourg, pendant la Seconde Guerre mondiale. Ici la "classe de 1945", Julius Streicher est en haut à droite.

yeux bleus de la banque Cohn posa sa main sur mon épaule et dit avec sagesse :

Streicher, laissez-moi vous dire quelque chose. Je travaille dans une entreprise juive. J'ai appris à me taire dans les moments où mon cœur allemand aurait volontiers parlé, et je parle souvent dans des moments où je resterais volontiers silencieux. Les juifs sont en effet peu nombreux, mais ils sont grands par le pouvoir qu'ils ont acquis économiquement et politiquement, et ce pouvoir est dangereux. Vous êtes, mon cher Streicher, encore jeune et ambitieux et vous dites ce que vous pensez. Mais souvenez-vous toujours de ce que je vous ai dit : « les juifs sont une puissance et cette puissance est dangereuse, très dangereuse ! »

Dans les années qui suivirent, je me suis souvent souvenu de cet homme avisé, et aujourd'hui encore, je m'en souviens dans la maison des détenus de Mondorf au Luxembourg.

Peu de temps après le début de la Première Guerre mondiale, des voix se sont élevées pour dire haut et fort que la masse des juifs obligés de faire leur service militaire se trouvaient dans les bureaux loin du front, afin de sauver leur peau, mais on en trouvait encore plus dans les bureaux de l'économie de guerre dans leur pays d'origine. En 1916, l'ordre donné d'enregistrer le nombre et le type de participation des juifs à la guerre aux bureaux de l'armée par le ministre de la guerre dut être annulé parce que les juifs avaient informé le gouvernement impérial que l'exécution de cet ordre mettrait en danger la souscription du prêt de guerre. Après réflexion, le soupçon enfantin de l'existence d'une question juive fut remplacé par une connaissance sérieuse et profonde.

Cette première connaissance de l'existence d'une question juive fut renforcée par de nouvelles expériences. Dès l'été 1918, de nouvelles rumeurs de l'arrivée imminente d'une tempête politique qui mettrait rapidement fin à la Première Guerre mondiale nous parvinrent à maintes reprises des zones les plus reculées du front. Les slogans qui accompagnaient ces rumeurs étaient les mêmes que ceux utilisés par la propagande ennemie pour remplir les tracts

lâchés au-dessus de la tranchée allemande. Le moral de guerre allemand, la mentalité allemande, devaient enfin être brisés. Je compris rapidement qui étaient les promoteurs secrets de la propagande de subversion des deux côtés du front, lorsque le premier jour de l'armistice, sur les tranchées maintenant sécurisées, un conseiller militaire avec un brassard rouge et un sergent français se serrèrent la main en souriant. Tous deux étaient juifs. La volonté d'un esprit avait poignardé le moral de guerre allemand dans le dos, ce qui fut publiquement exprimé plus tard par la bouche d'un Jurgen Troller, d'un Erich Muehsam et d'un Kurt Eisner : la trahison contre la patrie était héroïsme et la défaite de l'Allemagne était son œuvre. Sans le savoir, l'armée, invaincue dans les batailles de la guerre mondiale, bouleversée par la cruauté de l'armistice dictée et sous la supervision des soldats soviétiques rouges, revint dans la honte d'une patrie trahie.

Quand le grand crime sanglant de la révolution se produisit, un désespoir terne recouvrit comme un énorme linceul le moral allemand et le désir profond d'une nouvelle poigne dirigeante forte remplissait le cœur de ceux qui osaient encore espérer. Plus d'une décennie devait passer avant que cet espoir ne se réalise tel un miracle.

Moi aussi, j'étais revenu de la Première Guerre mondiale dans cette nouvelle Allemagne, dont les parvenus marxistes avaient prophétisé que ce serait un empire plein de beauté et de dignité. Et moi aussi, je m'étais détourné avec dégoût de ce qui s'était passé et je croyais devoir attendre jusqu'à ce qu'un miracle salvateur se produisit. Comme avant la guerre, j'ai repris mon travail d'enseignant et d'éducateur de la jeunesse allemande. Durant mon temps libre, j'allais m'isoler dans la campagne avec ma peinture et mes pinceaux afin de retrouver le Dieu créateur de la grandeur historique de l'Allemagne de jadis.

Puis, une voix me cria : tu es une partie de ton peuple et tu le resteras même dans des moments où tu crois qu'il n'y a plus d'espoir. Tu ne peux continuer à vivre que si ton peuple continue à vivre, et tu couleras, si tu n'aides pas à surmonter l'abîme ! C'était pour moi le premier appel du destin.

Y a-t-il une question de race ?

Le hasard m'a conduit par une soirée de décembre 1918 à l'auberge "*Kulturverein*" à Nuremberg, dans la salle dorée où un groupe de citoyens se réunissait chaque semaine. L'orateur était Karl Maerz, un ingénieur diplômé, un homme au caractère noble et fort estimé. Il fit un exposé sur la question juive qui éclaira davantage ma prise de conscience. Je commençais aussi à lire des publications et des livres instructifs. En découvrant les jugements que les grands hommes de l'Antiquité, du Moyen Âge et de l'ère moderne avaient portés sur la nature du Judaïsme et son fonctionnement dans la vie des gens du monde entier, je fus profondément ému et choqué par cette découverte qui avait été faite, parce que j'apprenais alors que depuis 4 000 ans, un ennemi mondial existait, qui a réussi, jusqu'à présent, à pratiquer ses méfaits camouflé sous le masque de "*peuple de Dieu*". Toutefois, c'est l'affirmation du juif Benjamin Disraeli, qui, en raison de ses services en tant que premier ministre anglais, fut anobli et devint comte de Beaconsfield, qui fit sauter le dernier verrou de ma compréhension. Dans son livre *Endymion*, il confesse : "*La question de la race est la clé de l'histoire du monde.*"

Ainsi donc, la déclaration selon laquelle il existe une question de race et que la connaissance de cette question est capable d'éclaircir le parcours souvent si mystérieux des événements mondiaux, nous vient de la bouche même de l'un des plus grands hommes de la communauté juive. Avec cette clé, les forces constructrices et destructrices de ces événements mondiaux devraient, par un

examen, être rendues visibles pour les lecteurs de mes notes qui ne sont même pas encore dans le vestibule de la connaissance.

Qu'est-ce que l'on entend par race ? La science répond :

Une communauté élargie d'êtres humains, qui, sous leur forme physique et leur nature émotionnelle et spirituelle, se ressemblent et qui transmettent leurs traits physiques et leurs traits intellectuels et psychologiques à leur descendance par l'hérédité, qu'on appelle la race.

La science a reconnu une demi-douzaine de races humaines, la plus créative et donc la plus précieuse, cependant, est la race nordique. La science désigne en tant que race nordique les êtres humains noblement formés, de grande taille, au crâne long, aux cheveux blonds, aux yeux bleus et à la peau claire, dotés des dons spirituels et émotionnels du courage face à la mort, de la persévérance, de la vérité, de la fidélité, de la conscience et de la puissance créatrice. C'est cette communauté de sang d'êtres humains qui a survécu au processus de sélection (les personnes physiquement et mentalement incapables périssent) de l'ère glaciaire de l'Europe du Nord qui s'est terminée il y a 12 000 ans. Cette race nordique, avec son esprit divin, a créé des valeurs éternelles pour l'humanité. Elle a inventé la culture du grain à partir de graminées sauvages, l'élevage d'animaux domestiques, elle a inventé la charrue, l'utilisation des minerais et a révélé dans sa puissance créative son destin divin pour être la race choisie pour le commandement. Dans le passé lointain de cette race nordique, d'innombrables colonnes de paysans se sont déplacées vers le Sud et vers le Sud-Est pour chercher de nouvelles terres où s'établir à nouveau. Si, dans la période suivante, les civilisations les plus évoluées d'Inde, de Perse et du Proche Orient ont prospéré, et qu'une culture grecque et romaine purent surgir, dont les créations, dans leur beauté et leur puissance, même dans leurs ruines, rayonnent encore pleinement

aujourd'hui, ceci est dû à la volonté créatrice et au pouvoir créateur de la race nordique.

Le peuple et la race ne sont pas la même chose. Alors qu'une race représente une communauté de sang d'êtres humains physiquement et mentalement semblables, un peuple est une communauté dont les membres sont inégaux. Dans un peuple, il y



«Norvégiens, battez-vous pour la Norvège, inscrivez-vous au 12 Stortingsgata, Oslo.»

a des gens grands et petits, des crânes longs et des crânes ronds, certains avec une peau claire, d'autres à la peau jaune ou brune, des personnes aux cheveux blonds, bruns ou noirs, aux yeux bleus ou marrons ou noirs. De même, leur nature spirituelle et émotionnelle est également différente. Au cours des millénaires, les descendants de la race nordique se sont presque fondus dans les peuples du Sud de l'Europe dans un mélange racial coloré, alors que chez les peuples du Nord de l'Europe ils ont survécu en nombre considérable, donc aussi en Allemagne.

Si les Allemands sont encore aujourd'hui appelés "*Allemands*" par les autres peuples, c'est un rappel de l'époque où l'homme germanique, en tant que descendant de la race nordique, était la dernière grande source de sang à partir de laquelle les autres peuples avaient toujours reçu le nouveau sang créateur.

C'est le sang germanique qui a créé pour le peuple anglais cet homme si noblement formé physiquement et si élevé émotionnellement, si tenace et persévérant dans la poursuite de ses objectifs, qui devait inévitablement devenir le créateur du plus grand empire de l'ère moderne. Et si, en quelques siècles seulement, un Nouveau Monde d'une telle puissance créatrice et d'une telle taille s'est développé en Amérique du Nord, alors c'est aussi l'œuvre de gens de forme nordique et d'âme nordique.

C'est une ancienne sagesse paysanne : la valeur utilitaire des animaux domestiques est préservée tant qu'une haute qualité raciale est préservée. Cependant, leur performance diminue et leur apparence aussi, si une race de haute qualité est mélangée à des races de médiocre performance. Il en va de même avec les races humaines. Tant que la race nordique s'est propagée dans son propre sang, sa forme physique et noble est restée préservée. L'essence spirituelle, et donc la puissance créatrice de l'esprit, a également été transmise à la progéniture. Mais au moment où l'homme nordique commença à mélanger son sang avec celui

d'autres races, la forme nordique et l'essence nordique se perdirent dans sa progéniture. C'est une loi de la nature : ce qui est élevé ne se conserve que dans ce qui est élevé, le sacré seulement dans le sacré. Si la barrière de cette loi de la nature est franchie, si les races commencent à se mélanger, la valeur intrinsèque de ce qui est élevé et précieux sombre dans le marécage de ce qui est bas et sans valeur.

C'est le diable qui apporta aux premiers êtres humains légendaires, Adam et Eve, la conviction que l'homme pourrait être l'égal de Dieu ; parce qu'ils ont cru aux insinuations diaboliques, ils ont perdu leur paradis. C'est aussi le diable qui a donné au monde la doctrine de l'égalité humaine. Le premier péché contre le sang s'est produit au moment où le premier mélange du sang d'êtres humains nordiques avec le sang d'autres races a commencé, et le péché originel est né. La discorde émotionnelle et l'insatisfaction, et donc le malheur, se sont répandus chez les êtres humains.

Ainsi, le secret n'est plus un secret, maintenant nous le reconnaissons : par le mélange du sang de la race nordique avec le sang des races humaines colorées, l'âme créatrice nordique, avec la forme noble nordique du corps, a péri dans le marécage racial du Sud et du Proche Orient. Avec la disparition des êtres humains de la race nordique de ces terres, leurs créations culturelles ont aussi invariablement dû s'achever. Si donc les cultures de l'antiquité n'ont été transmises à notre époque que sous forme de ruines, cela témoigne du drame racial qui a eu lieu il y a des milliers d'années : le déclin de la race nordique.

Madison Grant, le grand prophète des États-Unis d'Amérique, a proclamé dans son livre *Der Untergang der großen Rassen* [Déclin de la grande race], paru en 1913, qu'également dans ce melting pot qu'est l'Amérique du Nord et dans lequel la race nordique a commencé à s'accoupler avec des gens de race colorée, l'homme créatif de race nordique s'enfonce inéluctablement dans le marécage racial et, avec

ce naufrage, la grande lumière que les gens de la race nordique ont apportée dans le monde s'éteint.

Disraeli comte de Beaconsfield a donc raison quand il dit qu'il y a une question raciale et que seule la connaissance de cette question permet d'éclairer nombre d'évènements historiques qui jusque-là paraissaient incompréhensibles.

Le destructeur du monde

Le peuple juif a émergé du chaos racial du Proche Orient, où l'homme nordique, dans sa recherche de nouvelles terres, a rencontré des peuples jaunes, bruns et noirs et a mélangé son sang avec ces peuples colorés. L'érudit juif Otto Weininger affirme cela dans son œuvre *Geschlecht und Charakter* [Genre et caractère]. Il écrit :

L'ajout de sang mongol a donné à de nombreux juifs une couleur de peau jaunâtre et l'ajout de sang nègre a créé les lèvres gonflées et les cheveux bouclés que l'on trouve souvent chez les juifs.

Il n'y a pas d'autres peuples où la diversité des mélanges est aussi évidente que chez les juifs. Le peuple juif a absorbé les éléments sanguins de toutes les races, dans une large mesure, le sang de la race nordique. Dans chaque mélange de sang, un mélange de valeurs émotionnelles et spirituelles a également lieu. La diversité du sang juif a créé le type racial physique et spirituel-émotionnel que l'on appelle juif. Mais la



Otto Weininger, 1880-1903

diversité du sang juif a également déterminé le chemin inhabituel que le judaïsme a commencé à emprunter quand il a élevé son "*éligibilité*" au droit divin et a ainsi créé cette séparation qui a assuré au peuple juif sa préservation en tant que peuple et race jusqu'à nos jours. Les Saintes Écritures des juifs, l'Ancien Testament, nous éclairent à ce sujet. Dans le livre de Moïse, chapitre 17, il est rapporté comment le dieu juif Yahvé a fait une alliance avec l'ancêtre du peuple juif, Abraham, qui devait aussi être une alliance pour tout le judaïsme pour l'éternité. La déclaration de l'alliance est la suivante :

Et j'établirai mon alliance entre moi et toi et ta semence après toi, en leurs générations, pour être une alliance perpétuelle.

Comme l'alliance devait être faite pour l'éternité et être indissoluble, un signe également permanent de l'alliance fut décrété :

Et c'est ici mon alliance entre moi et vous, et entre ta postérité après toi, laquelle vous garderez, savoir que tout mâle d'entre vous sera circoncis.

Il ne fait aucun doute que seuls les circoncis étaient censés être reconnus comme membres de l'alliance. Il est écrit :

Un mâle incirconcis, qui n'aura pas été circoncis dans sa chair, sera exterminé du milieu de son peuple : il aura violé mon alliance.

Avec cette détermination de la sélection divine, le judaïsme a créé une tenue de camouflage qui a contribué de façon extraordinaire à la tolérance accordée au judaïsme par le christianisme et qui, à certaines époques, l'a même amené à défendre les intérêts juifs.

Un peuple qui se déclare être le peuple choisi par Dieu doit aussi se fixer un objectif de vie qui n'est pas commun. Dans le premier livre de Moïse, chapitre 15, Yahvé parle à Abraham :

Je bénirai et multiplierai ta semence comme les étoiles dans le ciel et comme le sable de la mer. Ta semence possédera les portes du monde !

Les portes du monde ! Avec cette promesse de son dieu Yahvé, la création d'une domination du monde juif est devenue un commandement du judaïsme.

Puis les juifs, après un séjour de près de 500 ans en Égypte, durent à nouveau partir, ils cherchèrent à s'emparer de la terre promise de Canaan. C'était une terre qui avait été rendue si fructueuse par les paysans venus du Nord qu'on pouvait dire que, sur cette terre, le lait et le miel coulaient.

La reconnaissance que les juifs montrèrent à leur pays d'accueil avant leur départ d'Égypte est rapportée dans le deuxième livre de Moïse, chapitre 12 :

Tout premier-né du premier fils du Pharaon au premier fils du détenu en prison et le fils de la servante dans le moulin furent assassinés, il n'y eut pas de maison où ne se trouva un mort.

Moïse fut leur chef en Égypte. Il n'avait pas manqué d'inciter son peuple à prendre les trésors d'or et d'argent des Égyptiens. Déjà à cette époque, il existait une espèce de sous-humanité au sein des peuples que les juifs avaient apportée avec eux. Il est écrit :

Et avec eux arrivèrent aussi d'Égypte une grande populace [Pöbelvolk], des moutons et du bétail.

C'est cette "*populace*" qui a donné son sang pour les juifs lors de l'invasion de la terre promise de Canaan.

Le dieu juif Yahvé a pris la direction du conseil de guerre pour la conquête de la terre de Canaan. Dans le quatrième livre de Moïse, chapitre 33, il est écrit :

Et l'Éternel (Yahvé) parla à Moïse dans la plaine du Moab près du Jourdain et dit : lorsque vous aurez traversé le Jourdain pour

entrer dans le pays de Canaan, vous chasserez tous les habitants et détruirez tous leurs autels et sanctuaires sur les hauteurs, afin que vous preniez la terre et y résidiez.

Dans le cinquième livre de Moïse, chapitre 20, Yahvé se fait encore plus clair :

Si tu arrives devant une ville, tu lui offriras la paix. Si elle répond paisiblement, toutes les personnes qui s'y trouvent seront assujetties et subordonnées à vous. Mais si la ville ne veut pas négocier pacifiquement avec vous, assiégez-la. Quand l'Éternel, ton Dieu, les mettra entre tes mains, tu frapperas avec l'épée tout mâle qui s'y trouve, tu n'épargneras rien qui ait encore un souffle de vie.

Et les juifs firent ce que Dieu leur avait dit par l'intermédiaire de Moïse. Dans le quatrième livre de Moïse, chapitre 31, il est écrit :

Et les enfants d'Israël emmenèrent captifs les femmes et les enfants, tout leur bétail, toutes leurs propriétés et leurs biens, ils ont volé, et ont brûlé par le feu toutes les villes et tous les villages, et ont pris tout le butin et tout ce qui pouvait être pris, les gens et le bétail.

Toutefois, le chef juif Moïse n'était pas satisfait, car il est écrit :

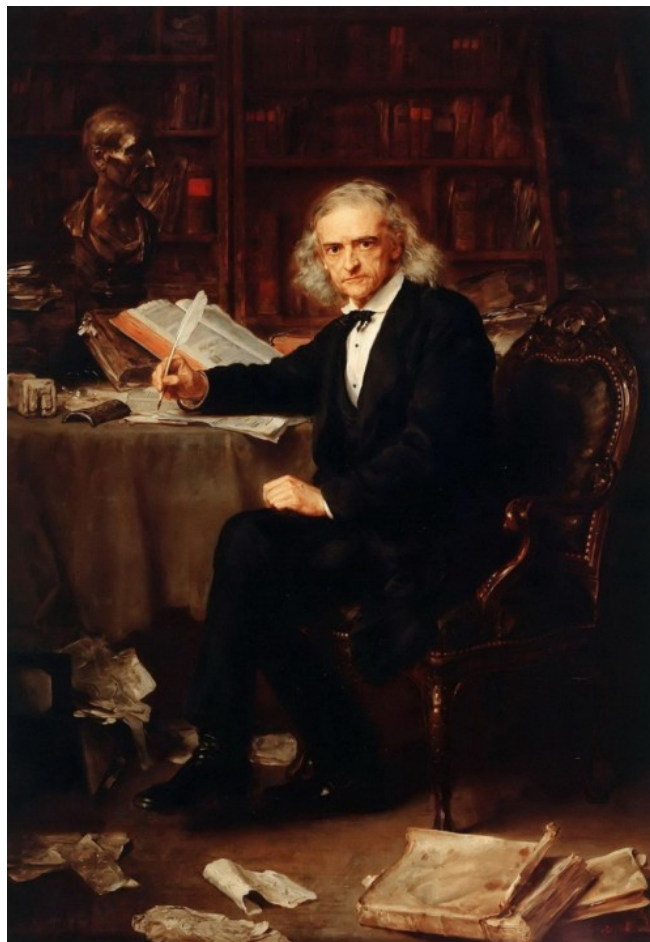
Et Moïse se mit en colère contre les chefs de l'armée et leur dit : 'pourquoi avez-vous laissé vivre toutes les femmes : étranglez maintenant tout ce qui est masculin parmi les enfants, toutes les femmes qui ont connu et dormi avec des hommes, mais tous les enfants qui sont des femmes et qui n'ont pas connu d'hommes, laissez-les vivre pour vous-mêmes !!!'

Deux questions se posent : premièrement, est-ce qu'un dieu qui a conclu une alliance uniquement avec le peuple juif et qui a commandé à ce peuple les plus horribles pillages et exterminations d'autres peuples, peut-il aussi être le dieu des chrétiens qui, à travers ses prêtres, prêche la charité ?

Deuxièmement : si les "*criminels de guerre*" sont censés avoir existé, où doit-on alors rechercher leur professeur ?

Dans le cinquième livre de Moïse, chapitre 11, Yahvé fait la promesse suivante aux juifs :

Tous les lieux sur lesquels se pose la plante de vos pieds seront les vôtres, du désert et de la montagne du Liban, et des eaux de l'Euphrate à la mer occidentale doivent être vos frontières. Personne ne pourra vous résister.



Theodore Mommsen, 1817-1903

Ainsi, c'est ce qui s'est produit. Personne ne résista aux méthodes de guerre juive. Les terres en plein essor, les grandes civilisations de l'antiquité furent détruites et avec elles les peuples qui les ont créées. La question de la race est la clé pour réaliser ce qui se passe.

Quand les Romains commencèrent à mener leurs batailles sur le sol grec, le ver de la pourriture avait déjà fini son travail chez les Grecs. Tous les descendants nordiques courageux et créatifs de cette terre qui n'avaient trouvé leur fin dans les guerres fraternelles des tribus ou dans les guerres perses, s'étaient déjà depuis longtemps propagés par des enfants issus de femmes de moindre sang. Le noble, dans ses proportions si belles du corps grec, et son

esprit si proche de Dieu, était devenu une rareté. La Grèce était devenue le terrain de jeu des races mixtes et juives, c'est par leur turpitude spirituelle et mentale, que sa beauté devait inévitablement disparaître.

Mais le peuple romain se trouvait lui aussi déjà depuis longtemps dans un état de délabrement. Là encore, les guerres fratricides et surtout la guerre d'anéantissement contre Carthage eurent pour effet de faire perdre son sang à l'homme nordique, perte dont Rome ne put plus se remettre. L'expansion suivante dans les profondeurs de l'Afrique et en Asie ne pouvait plus cacher l'inéluctable déclin. L'importance de l'implication des juifs dans le déclin du peuple nordique des Romains est affirmée par le grand historien allemand Théodore Mommsen dans son livre *Römischen Geschichte* [Histoire romaine], les juifs du peuple romain étaient "*un ferment de décomposition*".

Quand les terres promises sur la Méditerranée perdirent leur attrait, le regard juif se tourna vers la terre vierge du Nord, la terre des Teutons. Déjà dans les premières colonies romaines sur le Rhin et le Danube, les tribus germaniques étaient entrées en contact avec des juifs qui, en tant que fournisseurs d'êtres humains blonds, au plus profond de l'Asie et de l'Afrique, avaient compris comment générer d'énormes profits. Mais ce n'est que la montée du christianisme qui ouvrit finalement au peuple juif les portes de l'empire germanique. La volonté défensive des Teutons, issue de l'instinct, était désormais bridée par la doctrine de l'Église selon laquelle les juifs étaient le peuple élu de Dieu et donc les sauveurs de l'humanité. Celui qui offense les juifs, offense le commandement de la charité et donc Dieu.

Mais il était inévitable que le peuple germanique, tourmenté par l'usure juive, se lève encore et encore en une résistance sanglante et que cela ait provoqué ces expulsions de juifs qui sont encore aujourd'hui considérées par les juifs et les gnomes juifs des

phénomènes d'un Moyen Âge "*sombre*". Si déjà à cette époque, les peuples germanisés d'Europe ne furent pas capables de se libérer définitivement de l'exploitation juive et de l'empoisonnement physique et mental, c'est à cause des souverains de l'époque, les nobles, les rois et les empereurs, auprès desquels les juifs s'étaient élevés au rang de percepteurs, de conseillers et de médecins personnels.

Les juifs vivaient encore dans les ghettos qu'ils avaient eux-mêmes choisis et ils n'avaient toujours pas encore atteint ce qu'ils cherchaient sans relâche : l'abolition des lois juives qui les qualifiaient pour ce qu'ils étaient vraiment : un peuple étranger et un sang étranger. Seule la violence, le renversement de l'État, pourrait enfin leur permettre d'accéder aux postes clés de l'État. C'est ainsi qu'eut lieu le premier grand renversement d'État en Europe, la Révolution française. Les historiens juifs louent à juste titre la Révolution française comme l'une de leurs plus grandes œuvres. La Révolution française a non seulement donné aux juifs l'égalité civile en France, mais aussi les révolutions des années 1848/49, dans le sillage desquelles les dernières lois de protection, qui avaient été établies dans les autres grands États européens contre l'infiltration des juifs dans la vie de l'État, ont été abolies. Sachant que la révolution française avait servi les intérêts des juifs, Goethe a écrit dans son *Jahrmarkt von Plunderweilern* [Marché annuel de Plunderweilern] :

Ce peuple intelligent ne voit qu'une seule voie ouverte,

Tant que l'ordre est en place, il n'y a rien à espérer.

Maintenant que le peuple juif avait obtenu des droits égaux pour tous les peuples, il entreprit d'ajouter le pouvoir politique à son pouvoir monétaire. *Divide et impera* [Diviser pour régner]. Les peuples étaient divisés entre partis nationalistes et anti-nationalistes, conservateurs et libéraux, confessionnels et libres d'esprit. Dans

chaque parti, les juifs se firent instigateurs et bénéficiaires. Le cas échéant, les juifs se sont camouflés derrière un certificat de baptême de n'importe quelle confession. Le juif obtenait ainsi dans tous les peuples la majorité parlementaire, et ainsi parvenait à tout moment à ses objectifs politiques. Ces majorités n'ont pas remarqué à qui elles donnaient leurs votes. Cependant, l'arme la plus puissante pour le peuple juif a été créée par le juif Karl Marx via l'organisation de l'Internationale rouge du prolétariat. Convaincu qu'il le libérerait ainsi du capitalisme mondial, le prolétariat international, en tant que troupe d'assaut inconsciente des révolutions, a défendu à maintes reprises les intérêts mondiaux de ses propres bourreaux.

Mais si un peuple possède encore des forces qui ne peuvent être battues de l'intérieur, c'est alors l'effusion de sang par la guerre lors de la révolution suivante qui est employée. Le Dr Jonak von Freyenwald a rassemblé dans son livre *Jüdische Bekenntnisse* [Confessions juives] plus d'un millier de dictons de juifs de premier plan, dans lequel est admis avec une franchise brutale que la Première Guerre mondiale ne fut pas seulement une énorme entreprise commerciale de la haute finance internationale, mais aussi un moyen par lequel le peuple allemand, résistant encore au désir juif de domination mondiale, devrait être réduit à l'état d'impuissance.

La résistance, à laquelle les juifs se voient exposés chez tous les peuples, s'appelle "*l'antisémitisme*". Juifs et compatriotes juifs ont prétendu que "*l'antisémitisme*" est une invention perverse des Nationaux-Socialistes allemands. Le leader juif Théodore Herzl donne la réponse. Dans son *Tagebuch* [Journal intime] publié en librairie, il écrit :

L'antisémitisme existe partout où les juifs en plus grand nombre se retrouvent avec des non-juifs. Mais dans les pays où il n'y a pas encore d'antisémitisme, il y est apporté par les juifs.

Par cette confession, Théodore Herzl admet l'existence d'une question juive et il reconnaît donc aussi que les défenses qui surgissent dans les peuples doivent être recherchées dans la nature même du juif. Cette perspicacité l'a amené à fonder le mouvement sioniste dans le but de créer un foyer national pour tout le judaïsme.

Le combat commence

Muni de cette connaissance et de cette compréhension, je me lançai alors dans la bataille. Si le peuple allemand devait à nouveau parvenir à l'autodétermination de sa vie culturelle et nationale, alors ce peuple devait reconnaître l'ennemi qui l'a plongé dans le malheur, et il devait reconnaître que le pouvoir pour sa renaissance et donc le pouvoir pour briser les chaînes que l'ennemi lui avait mises à l'intérieur et à l'extérieur, ne pouvait venir que de lui-même.

"*Venez tous !*" continuaient à réclamer les affiches rouge sang sur les poteaux publicitaires et les murs des maisons dans "*la masse humaine*". Et ils sont tous venus. Le Herkules-Velodrom, lieu de rencontre des ouvriers marxistes, était rempli de gens de l'usine, hommes et femmes, vieux et jeunes. L'un des émissaires des mouvements de la révolution de novembre prit la parole ; chacun savait que le pouvoir qu'ils avaient atteint ne durerait qu'aussi longtemps qu'ils garderaient le prolétariat dans la foi. Dans la foi que la révolution avait vraiment amené aux ouvriers la libération de la servitude capitaliste. Parmi des milliers de personnes inconnues, je me suis aussi assis en tant qu'inconnu. Il s'agissait de phrases usées telles qu'on pouvait les lire jour après jour dans la presse marxiste. C'était une agitation sauvage contre tout ce qui était national et une banale expiation de la trahison de la patrie par l'Internationale. On pouvait dire de l'orateur qu'il ne croyait pas lui-même ce qu'il disait, et par conséquent, il ne fit aucune forte impression sur le cœur des auditeurs. Et c'est pourquoi les applaudissements qui clôturèrent son discours furent froids et forcés.

J'ai demandé à prendre part à la « discussion ». Des milliers d'yeux interrogateurs étaient braqués sur moi alors que je montais jusqu'à la tribune rouge et commençais à parler. Je ne me souviens pas de ce que j'ai dit. Mais je n'oublierai jamais la tempête d'applaudissements qui fit rage autour de moi et m'accompagna dans la paix d'une nuit étoilée de janvier 1919.

Huit jours plus tard. Encore l'appel "*à tous*" et encore une fois des applaudissements pour l'orateur, une invitation aux applaudissements par quelques mains prolétariennes. Et j'ai demandé à nouveau à prendre part à la discussion. "*Un certain M. Streicher voudrait à nouveau parler. Devons-nous le laisser parler ?*" Des cris : "*Laissez-le parler !*" Et j'ai à nouveau parlé. Mais dès que les premiers mots sont sortis de ma bouche, des cris de protestation sont arrivés des chaises à l'avant : "*Arrêtez ! C'est un provocateur ! C'est un ennemi des travailleurs ! Fichez-le dehors !*" Et, sous les crachats et les sifflements d'une "*masse humaine*" manipulée, je quittai pensif le bâtiment dans lequel huit jours plus tôt j'avais été applaudi chaleureusement.

Mais la nouvelle s'était répandue dans les usines et les auberges :

Voilà quelqu'un qui ne cède pas. Il a été expulsé de la salle parce qu'il a dit que les ouvriers avaient été trompés, qu'ils étaient comme des veaux avec un anneau dans le nez tirés par le capitalisme, et le capitalisme c'étaient les juifs. Là-dessus, il n'a pas tout à fait tort.

Et il est revenu, "*celui-là*". Lorsque le président rouge du meeting a une fois de plus essayé de m'empêcher de parler, des centaines de personnes ont crié en signe de protestation : "*Au vote ! Au vote !*" Et il y eut un vote. La majorité a voté en faveur d'une discussion libre. Depuis ce moment-là, semaine après semaine, j'ai pu présenter ma position politique, même si c'était seulement pour quelques minutes, lors des réunions des sociaux-démocrates, des indépendantistes, des communistes et des spartakistes, encore et

encore interrompue par des applaudissements. La première graine avait germé !

Entre temps, le diktat avait été signé à Versailles, l'instrument de la haine et de la vengeance qui était censé placer sous camisole de force et asservir le peuple allemand pour l'éternité et signait donc le déclin national et populaire. Mon heure était venue ! Des affiches rouge sang proclamaient dans le hall :

Venez tous ! 300 personnes, qui se connaissent et qui sont mystérieusement liées les unes aux autres, dominant le destin économique du monde ! affirme le grand juif Walter Rathenau ! Venez à l'Herkules-Velodrom ! Julius Streicher vous révélera le secret, il vous dira qui sont les hommes qui asservissent le peuple créatif de toutes les nations !

Et ils sont venus, ils sont tous venus. Déjà deux heures avant le début de l'assemblée, le Herkules-Veldrom était rempli de curieux. Des dizaines de milliers de personnes n'avaient pas pu entrer et remplissaient la grande place et la rue jusqu'à la gare centrale. La police à pied et à cheval avait été déployée afin de maintenir l'ordre. J'étais de bonne humeur alors que je traversai tout cela, puis, encouragé par les cris, j'entrai dans le Herkules-Velodrom en tant que conférencier de la première assemblée publique que j'avais organisée. Et j'ai parlé. J'ai parlé librement. *"Continuez à parler ! Continuez à parler !"* J'ai parlé jusqu'à une heure tardive, et lorsque j'eus terminé, baigné de sueur, par-dessus les acclamations de jubilation, une prière silencieuse s'est élevée de mon cœur vers le ciel. J'ai senti que la voie était désormais dégagée vers le cœur de ceux qui avaient été séduits, vers le cœur des gens de l'usine, vers le cœur du peuple. Une brèche s'était ouverte dans l'édifice que le juif Karl Marx avait érigé dans les cerveaux des créatifs !

La deuxième assemblée de masse que nous avons organisée fut attaquée par une bande de terroristes soudoyés avec de la bière et

des cigarettes. Mon discours s'est terminé par une bagarre sanglante.

Entre temps, un groupe d'hommes s'était formé autour de moi, et ils étaient prêts à risquer leur vie pour me protéger de la terreur des criminels politiques. Lorsque, lors de la troisième assemblée que j'organisai, des terroristes payés cherchèrent à nouveau à la perturber, ils furent projetés par les portes et les fenêtres avec des tuyaux d'arrosage prêts à l'emploi. Cette douche froide eut comme conséquence qu'aucune de mes assemblées ne fut à nouveau perturbée.

Toutefois, le locataire du Herkules-Velodrom s'était laissé intimider et me refusa la salle pour les assemblées futures. Mais cela avait aussi un bon côté. Je parlai maintenant dans la grande salle du "*Kultur-Verein*" [centre culturel]. Des gens qui se considéraient trop bien pour apparaître dans la salle de réunion des "*prolétaires*" et craignaient peut-être un danger corporel osèrent s'aventurer là-bas. C'étaient des gens qu'on appelait "*bourgeois*". Ils recevaient désormais leurs doses hebdomadaires (tolérables pour eux), de sorte que désormais, aux tables régulières des "*meilleures*" personnes, on discutait, aussi, et on se demandait s'il ne serait pas bon de temps à autre d'écouter ce "*prêcher moderne*".

Il ne se passait pas une semaine sans que je ne prenne la parole lors d'une assemblée publique le vendredi ou dans les soirées de discussions auxquelles prenaient part ceux qui étaient devenus de fidèles partisans. Très vite, nous fûmes des milliers d'hommes et de femmes. Les plus courageux et actifs d'entre eux s'organisaient déjà en tant que parti en s'inscrivant sur les listes de membres. Ils s'appelaient eux-mêmes le "*Parti des travailleurs nationaux-socialistes allemands*". Tous les Allemands honnêtes devraient pouvoir y appartenir, indépendamment de leur statut et de leur profession et indépendamment de leur croyance religieuse.

Le Stürmer

La presse quotidienne bourgeoise n'a pas tenu compte du mouvement populaire à Nuremberg. Elle redoutait des dommages commerciaux par la perte de publicité des hommes d'affaires juifs.

Que la presse marxiste soit restée silencieuse à ce sujet, était évident. Mais bientôt des voix se soulevèrent dans le camp marxiste pour protester contre le fait que personne ne résistait au danger qui émergeait. Le silence faisait désormais place à une humiliation personnelle haineuse et à la raillerie de mes discours. Mais la presse marxiste obtint tout le contraire de ce qu'elle voulait atteindre. Cela éveilla la curiosité de ses lecteurs et ils assistèrent de plus en plus



1922, Julius Streicher est en bas au centre

nombreux à mes assemblées afin de comparer ce que je disais avec ce qui était écrit par la presse rouge. Ainsi, la haine juive-marxiste devint de la propagande en faveur de ceux qu'elle était censé blesser.

En 1920, afin de pouvoir toucher le public par le biais d'un organe de presse, j'ai créé mon premier hebdomadaire *Deutscher Sozialist* [Socialiste allemand]. J'étais le seul contributeur. J'assurai cette charge substantielle supplémentaire de travail en plus de mon activité professionnelle en tant que professeur et conférencier du mouvement. Souvent, je ne disposais que de quelques heures le matin pour me reposer. Un mode de vie simple et la joie grandissante de ce qui était créé ont rendu possible ce qui était impossible. Mon inexpérience dans le domaine de la presse et le manque de sérieux de la personne chargée de l'édition eurent raison de ma première fondation de presse qui s'effondra après un peu plus d'un an d'existence. Le même sort frappa le *Deutscher Volkswille* [la volonté du peuple allemand] créé en 1921.

Au printemps 1923, j'ai lancé l'hebdomadaire *Der Stürmer*. Ainsi, jusqu'en 1945, soit durant près de 25 ans, il eut la bonne fortune de



Der Stürmer, Nürnberger Wochenblatt zum Kampfe um die Wahrheit
Der Stürmer, hebdomadaire de Nuremberg pour la lutte pour la vérité
Éditeur : Julius Streicher

servir d'instrument cinglant et redoutable dans mon combat pour l'éveil des consciences. Il y eut des moments où les éditions spéciales *Stürmer*, préparées par mon collègue Karl Holz, qui, entre

temps est décédé, furent distribuées à travers le monde à des tirages allant jusqu'à quatre millions. Le *Stürmer* avait su toucher le cœur du peuple allemand comme aucun autre dans son genre. Le peuple lui-même collaborait via la fourniture de matériel et grâce à une aide enthousiaste à la distribution du journal de combat. Tout à coup, des hommes et des femmes allemands vendaient le *Stürmer* aux coins des rues des villes allemandes. Beaucoup d'entre eux eurent des prises de bec avec des terroristes et se retrouvèrent estropiés par les coups reçus. Deux d'entre eux sont morts des suites de leurs blessures.

Lors de la première parution du *Stürmer*, les vendeuses de journaux refusèrent de mettre mon journal de combat dans leur kiosque par peur du terrorisme. Une jeune fille avait trouvé la parade. Elle passait de café en café et - probablement pour le bien de la jeune fille - le nouveau journal proposé s'est vendu comme des petits pains chauds. Comme la vente se faisait sans permis commercial, la police alla trouver la brave petite vendeuse et lui donna une légère amende. Mais le *Stürmer* avait été introduit auprès du public par une fille blonde, aux yeux bleus. Dès lors, les juifs eux-mêmes devinrent des propagandistes : ils achetèrent en masse les tirages du *Stürmer* qui les mettait particulièrement dans l'embarras.

Jusqu'à ce que le *Stürmer* ne devienne ce qu'il est devenu, il y eut beaucoup d'autres inquiétudes pesantes. Une fois, la dette de l'imprimerie était passée à 17 000 RM. La faillite menaçait. Puis, advint une aide grâce à un événement qu'on appelle communément un "*miracle*". Sur une carte postale écrite par une femme anonyme, je reçus l'ordre de me rendre à une certaine heure de l'après-midi à la porte du zoo. La curiosité me fit obéir à la mystérieuse sommation. Une fille avec deux nattes blondes encadrant ses deux joues s'est approchée de moi et me remit une lettre épaisse. Elle répondit à ma question sur son nom et d'où elle venait avec un

large sourire. Quand j'ouvris la lettre au bureau de la rédaction - une petite pièce située dans l'imprimerie - vingt mille marks en billets tombèrent sur la table devant moi. Le *Stürmer* avait échappé à sa défaite. Après l'accession au pouvoir, j'ai, à maintes reprises, demandé au gentil donateur de se faire connaître lors des assemblées publiques afin que je puisse peut-être l'aider ou lui faire plaisir. Dans la maison des détenus à Mondorf, je me souviens avec gratitude de ce sauveteur, demeuré inconnu, et de cette petite messagère d'autrefois.

En 1935, mon éditeur de l'époque, W. H., est mort dans un hôpital de Nuremberg. Je n'avais conclu aucun contrat écrit avec lui, et maintenant qu'il était mort, sa veuve déclarait que le *Stürmer* était sa propriété. Pour ne pas avoir à aller devant les tribunaux et ne pas remettre en question la publication continue du journal de combat, je rachetai ma propriété pour 45 000 RM. Un homme d'affaires de Nuremberg avait mis l'argent à ma disposition en échange d'un billet à ordre.

Le *Stürmer* eut bientôt un effet bien au-delà de l'Allemagne et il était normal que mon journal de combat se retrouvât également



*Mort au mensonge, Réunion publique
8 août 1931*

sous forme d'imitations, tant sur le contenu que sur la forme. Des hebdomadaires "*Stürmer*" émergèrent au Danemark, en Amérique du Nord, en Amérique du Sud, en Afrique du Sud, en Inde, au Japon et à Manchukuo.

Lorsqu'on parle du *Stürmer*, il faut aussi se souvenir de cet homme, qui, grâce à ses talents de dessinateur, s'est révélé être un collègue précieux. "*Fips*" est indissociable du *Stürmer*. Son parcours est aussi inhabituel que l'occasion qui l'a conduit au *Stürmer*. Fils d'un ouvrier d'usine de Nuremberg, il s'est engagé dans la marine à l'âge de 16 ans comme volontaire pendant la Première Guerre mondiale. En tant que marin "*rouge*", il fut entraîné dans la révolution à la fin de la guerre. Après un voyage aventureux, il atteint Trieste. Là, après avoir



*Philipp Rupprecht dit Fips,
1900-1975*

travaillé dans une brasserie, il partit en Argentine, où dans une vaste région, il supervisait les Indiens qui devaient rassembler les troupeaux de bétail du propriétaire, un riche juif de Buenos Aires. Dans cette étendue isolée sur une terre étrangère, il pratiqua le dessin avec un crayon. Ensuite, il se rendit dans la grande ville et là, gagna ses premiers centimes en tant qu'artiste-né avec des caricatures pour la presse locale. Et puis, la nostalgie le fit revenir en Allemagne avec sa femme et ses deux enfants. Le journal social-démocrate *Fränkische Tagespost* lui avait donné pour tâche, en tant que caricaturiste de tribunal, de se moquer de moi, l'accusé, dans une affaire judiciaire. Mais maintenant qu'il pouvait, pour la

première fois, voir l'homme de ses propres yeux et l'entendre de ses propres oreilles, celui que ses chefs rouges détestaient, il me fit transmettre le dessin par l'intermédiaire de l'huissier de la cour. Mon adversaire, le maire démocrate, y était représenté sous forme de squelette avec la tête pendante. L'officier juif de la cour, Süßheim, debout devant lui, le regardait avec pitié et disait : *"Honteux jusqu'à l'os."* Le numéro du *Stürmer* avec ce dessin fut confisqué, ce qui entraîna une forte augmentation du tirage suivant. Depuis lors, *"Fips"* dessina pour le *Stürmer* jusqu'au printemps 1945. À cet instant, je ne sais pas s'il est également détenu en tant que *"criminel de guerre"*.

Dans mon *Stürmer*, je n'ai jamais eu le désir d'être compris par les membres d'une soi-disant *"intelligentsia"* ni qu'ils m'encensent lors de mes discours publics. Dans mon travail d'information, je voulais attirer et même captiver la personne créative, gagner son cœur. Le simple ouvrier pense simplement et ressent les choses profondément, il veut qu'on lui parle comme il parle lui-même et comme il souhaite parler : ouvert, honnête, sans manœuvre ! J'ai également formé mes collègues du *Stürmer* et dans le parti pour parler et écrire de la sorte. L'un de mes meilleurs assistants fut Ernst Hiemer, qui a maintenant aussi l'honneur d'être emprisonné. Là où il y a de la lumière, il y a aussi de l'ombre, et pour faire une omelette, il faut casser des œufs. C'était donc plus que naturel que des erreurs aient été commises par le *Stürmer*. Seules les personnes qui n'ont pas de vie intérieure et qui n'auraient pas pu réaliser durant 25 ans un travail au *Stürmer*, s'accrochent petitement à telle ou telle erreur et, perdues dans les détails, elles ignorent le grand tout. Ces critiques ne se rendent pas du tout compte à quel point ils démontrent leurs propres mesquinerie et misère.

La plus grande reconnaissance pour mon travail est venue de la bouche de l'ennemi. Après mon arrestation, un policier juif déclara : *"Vous avez mis le feu au monde entier avec votre Stürmer."*

Adolf Hitler parle !

“ Avez-vous déjà entendu Adolf Hitler parler ?” me demandait-on encore et encore depuis un certain temps. Et quand cela s’est produit à nouveau, il me sembla que le sort m’avait encore envoyé un message.

C’était un jour d’hiver de 1922. J’étais à nouveau assis dans une assemblée publique, inconnu parmi les inconnus. Je me trouvais dans une grande assemblée dans la salle de réunion du “*Bürgerbraus*” sur la Rosenheimerstraße à Munich. Une énorme tension d’expectative pesait sur l’imposante salle de rassemblement.

Tout à coup, un appel vint de l’extérieur : “*Hitler arrive !*”, Comme frappés par le rayon d’une force mystérieuse, des milliers d’hommes et de femmes se levèrent de leurs sièges, levèrent leur bras droit en un signe de bénédiction, et un cri d’une force élémentaire, “*Heil Hitler !*” rugit encore et encore vers l’homme qui approchait. Avec difficulté, ceux qui l’accompagnaient lui ouvrirent un passage à travers la masse débordante d’enthousiasme.

Alors qu’il se tenait maintenant sur le podium et, avec un visage rayonnant de joie, regardant du haut de son podium la foule en liesse, je sentis qu’il devait y avoir quelque chose de spécial concernant cet homme Adolf Hitler ! La tempête d’enthousiasme fut remplacée par un silence étrange chargé d’espoir.

Maintenant, il parlait. D'abord, lentement et presque sans emphase, et puis à un rythme accru et plus énergique, et finalement puissant à tel point que plus personne ne pouvait rester indifférent. Ce qu'il dit fut la révélation d'une profonde compréhension de la cause qui avait plongé le peuple allemand dans son malheur, et c'était la révélation d'une croyance profonde en Dieu qui, le moment venu, par la force de l'esprit allemand et du cœur allemand, briserait les chaînes de l'asservissement. C'était un immense trésor d'idées qui sortaient de sa bouche dans un discours de plus de trois heures, revêtu de la beauté d'une rhétorique impeccable.



Adolf Hitler, 1889-1945

Chacun le sentit : cet homme devait avoir une mission divine, il parlait en tant qu'envoyé du ciel dans un moment où l'enfer s'était ouvert pour tout dévorer.

Et tous l'avaient compris, autant avec la tête qu'avec le cœur, les hommes tout comme les femmes. Il avait parlé au nom de tous, pour tout le peuple allemand. C'était la dernière heure avant minuit, quand son discours s'est terminé par l'avertissement solennel suivant :

Ouvriers du front et du poing ! Joignez-vous à la communauté du peuple allemand de cœur et d'action !

"Nous prions devant Dieu le Juste !" Jamais auparavant je n'avais entendu cette chanson chantée de façon si ardemment suppliante et si pleine de foi et d'espoir, et jamais auparavant le chant du *Deutschland* [l'hymne national allemand] ne m'avait autant ému, comme ce fut le cas lors de ce rassemblement de masse, dans lequel j'ai vu et entendu parler Adolf Hitler pour la première fois. Je l'ai senti : en ce moment, le destin m'avait appelé pour la deuxième fois ! Traversant la foule enthousiaste, je me suis précipité sur le podium et je me tenais maintenant debout devant lui :

Herr Hitler ! Je suis Julius Streicher ! À cette heure, je le sais : je ne peux être qu'un assistant, mais vous vous êtes le Führer ! Je vous remets le mouvement populaire créé par moi en Franconie.

Il posa sur moi un regard profond avec ses yeux bleus interrogateurs. De longues secondes s'écoulèrent. Mais alors, il saisit mes mains avec une grande chaleur [et me dit] : *"Streicher, je vous remercie !"*

Le destin m'avait donc appelé pour la deuxième fois. Mais cette fois-ci, c'était le plus grand appel de ma vie.

Les Nurembergeois sont des personnes particulières et, par conséquent, c'est à contre cœur qu'ils sont devenus Bavaois en raison de la frontière blanc-bleu [J.S. fait ici référence à la guerre de 30 ans]. Parce qu'ils disent qu'aucun être humain n'est parfait, ils n'ont pas non plus cru à l'infaillibilité du Pape. Martin Luther trouva un accueil particulièrement amical parmi eux, et quand il s'est agi de décider, ils ne se sont pas joints aux Habsbourg catholiques, mais plutôt au Suédois protestant, Gustav Adolf.

Ils n'avaient pas non plus caché leur attitude lorsque Napoléon Bonaparte a enchaîné l'Allemagne et que ses régents harcelaient le peuple. C'est le libraire de Nuremberg, Friedrich Palm, qui a publié

l'ouvrage *Germany in its Lowest Debasement* [L'Allemagne dans sa plus profonde humiliation], qui est mort en martyr à Braunau am Inn - où Adolf Hitler naîtra 85 ans plus tard - à cause de ses courageuses convictions.

Les Francs ont été assez surpris d'apprendre ce qui s'était passé à Munich. Beaucoup déclarèrent que j'avais trahi les Francs auprès des jésuites, et d'autres me demandèrent si je pensais que quelque chose de bon pouvait sortir d'un Autrichien. Mais les Nurembergeois, à 150 %, grondèrent que cela aurait dû être l'inverse, ce ne sont pas les Nurembergeois qui devaient aller à Munich, mais les Munichoïses qui devaient se rendre à Nuremberg.

Ainsi, l'accueil réservé à Hitler lors de la première assemblée publique de Nuremberg ne fut pas encore la grande joie. Cependant, la méfiance envers le supposé "*jésuite caché*", Adolf Hitler, qui aurait reçu ses ordres directement du Vatican, devait bientôt faire place à la conviction qu'ici ne parlait ni un "*Autrichien*", ni un "*vaticaniste*" et encore moins un "*agent provocateur engagé par le grand capital*", mais plutôt un homme du peuple, qui avait son cœur au bon endroit et qui, avec son esprit clair, savait ce qu'il voulait. Ainsi, la première apparition d'Adolf Hitler à Nuremberg fut un grand succès : Nuremberg et Munich s'étaient réunies avec leurs cœurs ! Le pont vers l'Allemagne du Nord était construit !

Partout en Allemagne, un éveil commençait. Les travailleurs de front et de poing devinrent des prédicateurs, des hommes qui n'auraient jamais de leur vie cru un jour oser parler en public. Une énergie miraculeuse émanait du nom d'Adolf Hitler, de sorte que même ceux qui n'avaient jamais vu l'homme Adolf Hitler devinrent ses disciples. C'était un mouvement des cœurs qui englobait tout, ainsi les femmes devinrent de fidèles auxiliaires et une source d'inspiration. La jeunesse se joignit au "*front brun*" qui comptait une multitude d'organisations du parti conçues pour nos jeunes et, avec

des yeux rieurs, rayonnaient la bonne fortune qui commençait à se développer pour le peuple allemand.

À l'époque, un état d'esprit dépressif pesait sur l'Allemagne. De l'extérieur, un ennemi impitoyable, qui avait prétendument conclu la "*paix*" avec l'Allemagne en 1919, la bafouait et, à l'intérieur du Reich mutilé, le diable faisait rage. L'Allemagne avait été rendue tributaire par la "*main de Juda*". Son travail dans les champs et les usines ne servait encore uniquement que pour le paiement du tribut aux vainqueurs esclavagistes. Mais avec quelle joie le peuple allemand aurait aimé travailler à nouveau s'il n'avait eu qu'une seule possibilité de le faire. Les machines étaient silencieuses, car les matières premières manquaient, et là où elles se trouvaient, le travail n'était pas autorisé, parce que les faiseurs de grèves massives l'avaient décidé. De l'extérieur, le blocus perturbait l'importation, et ce que les champs allemands produisaient, ne suffisait pas pour tout le monde. Les nourrissons saisissaient en vain le sein vide de leur mère. Plusieurs centaines de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants sont morts de malnutrition et de faim.

Le dollar était devenu roi. Le mark allemand s'était effondré du jour au lendemain. Les "*prolétaires*" étaient devenus millionnaires en une nuit, et enfin, pour ce que l'on pouvait encore acheter hier pour un million, aujourd'hui on devait payer un milliard et déjà demain un trillion. Le diable s'était déguisé en marotte. Et les manipulés, les agités, ne savaient pas comment reconnaître ce diable.

Sale, vêtue de vêtements en lambeaux et les visages sombres, cette "*masse d'êtres humains*" tourmentée se déplaçait dans les rues à la recherche de son bourreau, mais elle ne l'a pas trouvé. C'était comme s'il y avait un gigantesque nuage sur toute l'Allemagne, une tempête puissante qui se préparait dans les têtes. L'un l'a dit à l'autre et tous l'ont répété l'un après l'autre : "*Les choses ne peuvent pas continuer comme ça, il faut que quelque chose se passe, et vite, mieux vaut finir*

avec horreur qu'une horreur sans fin." Mais ceux qui avaient commencé à croire à nouveau regardaient avec espoir du côté de Munich avec la question effrayante : *"Est-ce que les choses sont allées assez loin, peut-il déjà oser ce qui doit être osé tôt ou tard ?"*

La tentative de sauvetage d'Hitler (La marche vers le Feldherrnhalle)

C'est par une journée triste, humide, froide et brumeuse que je me rendis à Munich avec l'automobile d'un ami pour participer à cette tentative. C'était le 8 novembre 1923. Adolf Hitler venait de tirer un coup de semonce dans la salle de réunion du "*Bürgerbräukeller*", où sous la protection d'un grand contingent de police, des citoyens repus s'étaient rassemblés pour écouter le commissaire d'État von Kahr. Sans entrave, il traversa l'assemblée effrayée et proclama, en termes clairs nés d'un profond sérieux et d'une profonde détermination : "*La révolution nationale a commencé !*".

Un voile de rédemption recouvrit l'assemblée, lorsque M. von Kahr plaça sa main dans la main d'Adolf Hitler et lui assura son assistance. Son chef de la police fit la même chose. L'assemblée s'est dissoute et s'est évanouie dans la nuit de novembre. Mais M. von Kahr resta longtemps assis à la table dans la pièce voisine, avec le général von Ludendorff et Adolf Hitler, et quand il est parti vers son automobile après avoir donné sa parole d'honneur, j'ai senti un coup de couteau dans mon cœur : "*Hitler ! Avez-vous vu le regard de ses yeux noirs ? C'est un parjure, c'est un traître !*"

Nous nous sommes séparés, et quand j'entrai à nouveau dans la salle vers minuit, où le général et le caporal de la guerre mondiale conféraient, je vis l'inquiétude sur leur visage. Et puis, les nouvelles se sont précipitées. Quand Hitler rentra dans la deuxième heure après minuit de son tour de reconnaissance dans la ville, c'était devenu une certitude : la parole d'honneur avait été brisée, le

contrat trahi ! Les ordres, signés par M. Kahr, étaient passés par les postes de police et les casernes.



8 novembre 1923, salle de réunion du "Bürgerbräukeller"

Vers la troisième heure après minuit, j'ai prononcé un discours devant les soldats de l'école de guerre se tenant prêts pour le début de la *"révolution nationale"* sous la direction de leur commandant Robert Wagner. L'enthousiasme pouvait se lire sur le visage de ces jeunes quand j'eus terminé. Adolf Hitler avait écouté depuis un balcon, et quand son regard croisa le mien, un profond désespoir s'abattit sur mon cœur.

Lorsque la première lumière matinale du 9 novembre 1923 encore nuageuse passa à travers les fenêtres du *"Bürgerbräukeller"*, je fis la suggestion à Hitler d'essayer à nouveau de motiver les masses. Il dicta un ordre à la machine, qui m'indiquait la marche à suivre.

C'est dans une humeur optimiste qu'un convoi d'hommes de la S.A. s'est dirigé vers la ville. Sur la place devant le journal marxiste "*Münchener Post*", je prononçai mon premier discours :

La révolution nationale fait rage à travers le pays. Maintenant, il n'y a plus de parti, il n'y a que des Allemands. Travailleurs du front et du poing ! Joignez-vous à nous ! Brisez les chaînes de l'asservissement que le capitalisme mondial des juifs et leurs mignons nous ont apporté ! Allemagne réveille-toi !

L'inattendu se produisit : les milliers de personnes qui se tenaient sur la place rouge ont chanté l'hymne national "*Deutschland*" avec nous.

Les travailleurs se précipitèrent depuis les chantiers, les employés se sont précipités hors des immeubles de bureaux et ceux qui passaient par là n'allèrent pas plus loin, tout le monde voulait savoir, tout le monde voulait entendre. C'était un sentiment exaltant de voir les gens se préparer à se tenir aux côtés de ceux qui voulaient donner le coup de grâce à la honte et à la misère.

Il était midi, lorsque je terminais mon discours sur le vaste espace devant le Feldherrnhalle au milieu de dizaines de milliers de personnes qui applaudissaient. Un rayon de soleil venait de traverser le mur sombre des nuages et avait fait s'envoler une colombe rouge-brun au-dessus de l'église de Theatiner encore plus rouge : comme une prémonition sortit de ma bouche :

Voyez la colombe là-bas ! C'est comme si sa robe rouge sang annonçait la difficulté du moment à venir.

Une heure plus tard, le drapeau à la croix gammée qui se trouvait à côté de moi pendant mon discours reposait dans le sang de ceux qui l'avaient porté. Il est devenu le "*drapeau de sang*" du mouvement.

Lorsque nous nous sommes précipités vers le "*Bürgerbräukeller*", des milliers de personnes étaient déjà prêtes à marcher dans la ville. Je retournai à la quatrième rangée. Alors que nous approchions du Ludwigsbrücke, je me précipitai vers la tête de la procession. Les policiers, qui avaient épaulé leurs fusils, étaient submergés. Je suis resté à la tête de la procession. Derrière moi, le drapeau de sang et dans la première rangée à côté de lui se trouvaient Erich Ludendorff et Adolf Hitler. C'était une marche presque solennelle.

Sur les deux côtés de la rue, les gens se tenaient debout et formaient un mur. Des hommes au regard sérieux et interrogateur et des femmes avec des bébés dans les bras. Beaucoup avaient levé



Adolf Hitler, Alfred Rosenberg (à gauche) et le Dr Friedrich Weber du Freikorps Oberland, lors du Putsch.

le bras droit pour saluer. On a vu des larmes de joie et aussi des larmes de tristesse sachant déjà que quelque part la mort attendait un tel ou un tel d'entre nous. Mais les garçons et les filles les plus

proches de nous crièrent de toutes leurs forces : *"Heil Hitler !"*, *"Heil Ludendorff !"* et *"Allemagne réveille-toi !"*

Certains citoyens regardaient du haut de leurs fenêtres sans mouvement intérieur. Pour eux, cette procession était un événement dont on prend note, par curiosité, pour ensuite simplement revenir à la routine quotidienne. Beaucoup de drapeaux avec la croix gammée sur le disque blanc et le fond rouge étaient accrochés aux fenêtres : les drapeaux hitlériens !

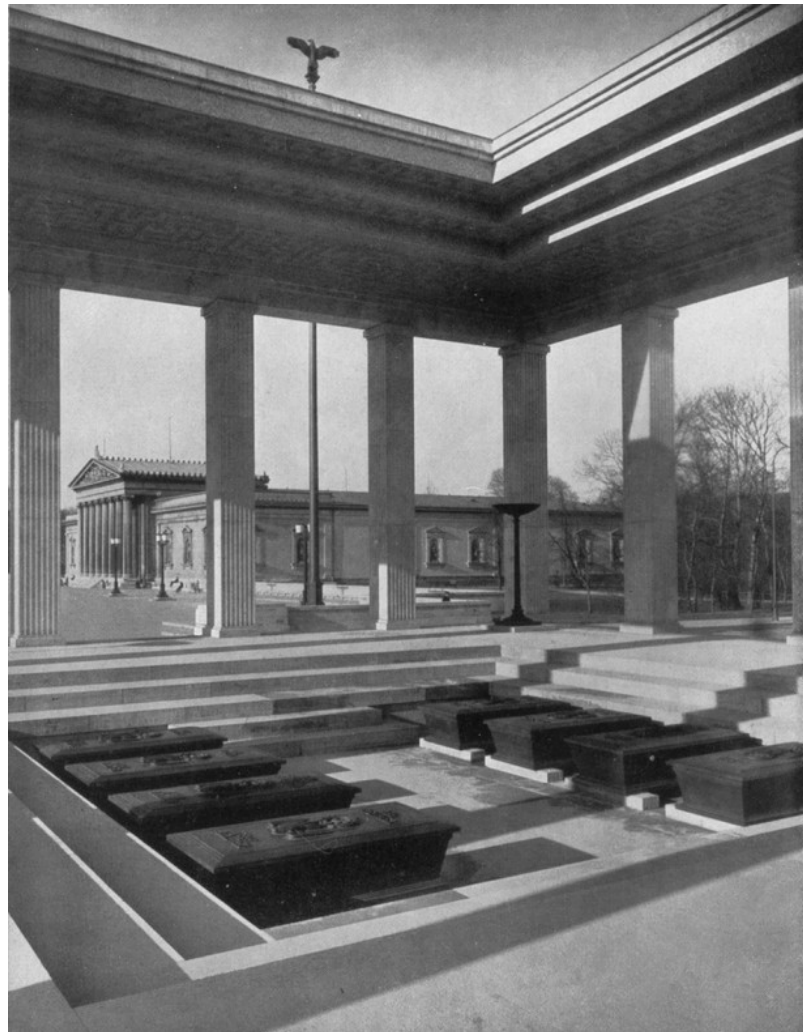
Quand la colonne tourna vers la place Max-Joseph, puis se dirigea vers la rue Ludwigstraße, tout le monde savait qu'on avait maintenant besoin d'un cœur solide : du *"Bürgerbräukeller"*, au monument Feldherrnhalle, un mur humain de troupes de police, avec des fusils prêts à tirer, bloquait la sortie de la rue Ludwigstraße ! Nous étions conscients du danger mais il n'y avait désormais plus de retour en arrière possible. Comme si nous étions attirés par la force mystérieuse d'un gigantesque aimant, une voix intérieure commandait : Avancez ! Avancez !

Le revolver en main, j'avais sauté vers ce mur [de policiers] : *"Ne tirez pas ! Derrière nous se trouvent Ludendorff et Hitler !"* Alors la première salve tonna dans la rue. Seize morts étaient allongés sur la chaussée. Une procession, puis un monument nommé *"Ewigen Wache"* [Veille éternelle] furent consacrés aux morts et le drapeau à croix gammée qui les avait accompagnés reçut sa consécration par leur sang.

Les fusils se sont tus et, lorsque le dernier cri de *"Meurtriers !"* s'est évanoui, un silence terrible s'abattit dans la rue.

Adolf Hitler s'assit bien droit dans sa voiture, tenant son bras gauche disloqué avec sa main droite, mais à côté de lui, étendu sur une civière, se trouvait un enfant en sang. Ainsi, il quitta la place où le sang avait été versé là où un jour se dressa le monument Feldherrnhalle : *"Et ils ont néanmoins triomphé !"*

Toujours dans la nuit du même jour, je fus arrêté par des détectives dans le train qui me conduisait à Nuremberg et enfermé dans un cachot médiéval. Plusieurs milliers de personnes s'étaient rassemblées sur la place de la gare de Nuremberg, et quand j'ai été embarqué dans le véhicule pour prisonniers, le cri ne semblait pas vouloir se terminer : "*Streicher Heil ! Heil Streicher !*"



Enigen Wache

Alors que j'étais contraint à l'inactivité durant de longues heures, j'allais et venais dans ma cellule de prison, je vis soudain dans un coin sombre, écrit avec un crayon rouge, les mots : "*Ayez le soleil*"

dans le cœur, qu'il tempête ou qu'il neige !" Comme j'aurais aimé serrer la main de ce joyeux contributeur. Le vieux défi de la persévérance du rire avait à nouveau surgi en moi. Et lorsque, d'une cellule voisine, la chanson interprétée par une voix de femme, "Où les roses des Alpes rougeoient", atteignit ma solitude, j'aurais volontiers donné à cette chanteuse les roses rouges, que l'amour véritable [ma femme], m'avait fait remettre par les mains froides d'un gardien de prison.

"Vous êtes libre ! J'ai l'ordre de vous dire que vous devez immédiatement rentrer chez vous sans susciter d'agitation !" Je m'imaginais déjà comme "traître" écopant d'une longue peine de prison et maintenant cette surprise ! Comme un oiseau privé depuis longtemps de sa liberté, j'ai d'abord cherché à rassembler mes esprits. Sauf qu'ensuite, je me suis précipité sur les marches de pierre, dans la nuit du 10 novembre 1923. Tout à coup, le cri : "Heil Streicher !" Quelques secondes à peine et je me trouvais au milieu de femmes et d'hommes agréablement émus. L'instant d'après, je me tenais sur une table, dans la célèbre salle du "Beckengarten". "Hitler est vivant ! Le sang n'a pas coulé en vain !" Puis je me hâtai de retrouver les enfants et leur mère.

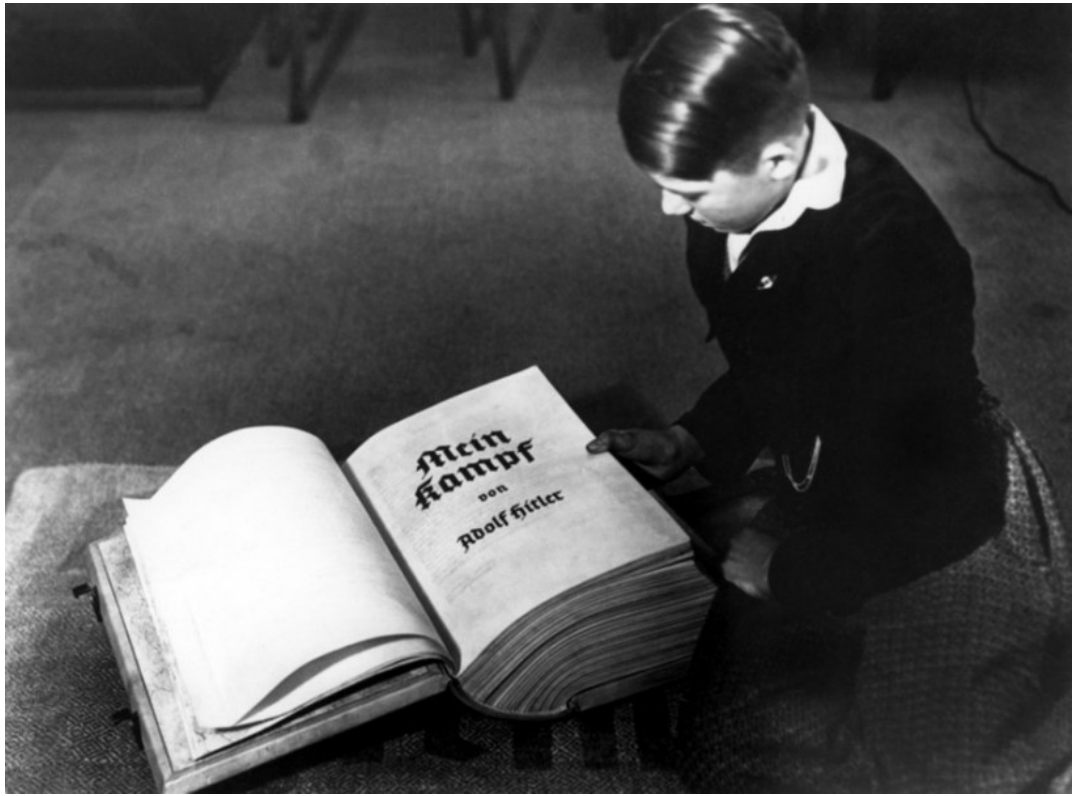
Alors que je m'asseyais pour déjeuner, le téléphone sonna : *"Les rues de la ville sont pleines de gens, ils n'arrêtent pas de crier votre nom !" Je ne pus me retenir et me précipitai dans la voiture et je conduisis vers la ville, passant devant des affiches sur lesquelles la loi martiale étaient annoncée. En descendant de l'automobile, je parlai aux masses qui traversaient la Königstraße. Un seul mot aurait suffi et la tempête se serait déchaînée. C'était le 11 novembre 1923.*

À Landsberg

J'ai fui la ville. Alors que je retrouvai pour une conférence secrète des camarades, je fus trahi, arrêté et emmené à Landsberg. Ici, j'étais le voisin de cellule des camarades de parti Amann et du Major Hühnlein et de bien d'autres encore.

Parce que j'avais crié "*Heil Hitler !*" à travers le judas d'une cellule dans laquelle, pendant la première période d'emprisonnement, était incarcéré Adolf Hitler, je fus puni de promenade dans la cour de la prison. Le directeur n'a pas compris comment une personne instruite pouvait se rendre coupable d'un tel manque de discipline.

Le gouvernement de Munich avait conseillé le médecin de la prison de déclarer Adolf Hitler mentalement malade. Le médecin refusa, il fut mis à la retraite et mourut décemment. Hitler se souvint à plusieurs reprises de ce médecin de la prison et il parlait de lui avec un grand respect. En prison, Adolf Hitler écrivit sa grande déclaration : "*Mein Kampf*".



Anéantissement d'une vie et diffamation

Le parti fut dissout le 9 novembre et la publicité publique pour celui-ci interdite. Ce fut donc une bonne surprise, quand, au printemps de 1924, l'élection en tant que membre du parlement bavarois m'a donné l'occasion, sous la protection de l'immunité, de proclamer mes convictions nationales-socialistes depuis les tribunes du parlement. Dans cette maison, je me sentais comme un brochet dans un petit étang remplis de grosses carpes.

Parmi les députés sociaux-démocrates, se trouvait un homme, racialement très beau, qui eut le courage de m'attaquer en quittant le Parlement. Quand, au cours de l'année 1933, après la prise de pouvoir des Nationaux-socialistes, il se retrouva au chômage, j'ai fait en sorte qu'il soit réaffecté au bureau du chef du tourisme à Nuremberg.

Le juif Alberti-Sittenfeld écrivit en 1883 dans la revue "*Gesellschaft*" :

Quiconque ose combattre les juifs sera privé du fondement de son existence et ils le combattront avec brutalité et les moyens les plus infimes jusqu'à ce que ses nerfs lâchent et qu'il abandonne le combat.

J'allais très vite apprendre qu'il disait vrai. Au parlement bavarois, j'avais contre moi une majorité de toutes les couleurs et de tous les points de vue ; ils révoquèrent mon immunité afin que le gouvernement puisse me discipliner en me démettant de mes fonctions. Je fus alors condamné par le tribunal disciplinaire, lui-même sous pression, à la révocation de mon poste de professeur. La justification du verdict fut très décente.

Je fus accusé à maintes reprises par le procureur de l'État pour "*blasphème et délits religieux*". Les juifs avaient réussi à obtenir le paragraphe de protection des dénominations chrétiennes, et ainsi il était possible d'interpréter mon combat contre la race juive comme un délit religieux. J'ai d'abord été condamné à une amende, puis emprisonné.

Certains juges furent visiblement désolés d'être contraints par les paragraphes de me condamner. Dans de nombreux verdicts, l'intégrité de ma lutte politique fut reconnue.

Dans l'un des plus grands procès que j'ai dû endurer, mon adversaire de l'époque était une personnalité très en vue et très appréciée dans cette démocratie. Suite à ce qui s'était passé à

Munich, mon adversaire avait exigé dans une lettre manuscrite adressée au procureur de l'État qu'il fallait, par décret médical officiel, me déclarer mentalement malade. C'est grâce à un petit fonctionnaire que je fus informé à temps du plan diabolique. J'ai averti le public dans un tract et déjoué le plan de mes ennemis. Mais après notre arrivée au pouvoir, j'ai proposé au procureur de l'État, qui m'avait qualifié dans ce procès de "*danger public*" et visait donc le célèbre paragraphe 52, une promotion comme président de la Cour à Bamberg.

Lorsque la création du mark or eut contré l'inflation, on croyait du côté juif que la détresse matérielle, dans laquelle je me trouvais, m'épuiserait. Par l'entremise d'intermédiaires, à qui des sommes importantes furent assurées, on m'offrit plusieurs centaines de milliers de mark or et une villa en Suisse, si je renonçais à mon combat. J'étais heureux de constater que mon combat, à ses débuts, avait une aussi grande valeur pour nos ennemis.

Lorsque les tentatives de corruption échouèrent, ce fut l'entrée en jeu des moyens de diffamation. Lors d'un procès pour diffamation, un chômeur soudoyé témoigna que j'avais eu des relations intimes avec son ex-femme. La femme témoigna qu'elle m'avait rencontré pour la première fois dans la salle d'audience. Le diffamateur fut reconnu coupable.

Lorsque je me retrouvai à nouveau en prison, mon avocat me remit un tract qui circulait en ville et prétendait que pendant la Première Guerre mondiale, j'aurais violé une Française et l'auteur de ce rapport l'aurait vu de ses propres yeux. Au cours des procédures en diffamation, l'auteur de la brochure répéta sous serment son affirmation. Il comptait probablement sur le fait que la femme française que j'aurais violée ne pourrait pas être localisée après tant de temps et par conséquent, ne pourrait pas être produite comme témoin, il se trompait. Le procureur de l'État accéda à ma demande de poursuites pénales pour parjure. Au cours de son

interrogatoire, la Française, déjà assez âgée, put proclamer qu'elle ne m'avait jamais parlé de toute sa vie. Le calomniateur fut arrêté. Trahi par un complice et vexé de ne pas avoir reçu sa récompense, il révéla l'affaire. Le parjure avait reçu 30 RM ! Précisément vingt pièces d'argent, exactement la même somme que Judas Iscariote reçut en son temps ! Mais les journaux, qui avaient fait grand cas de l'affaire et diffusé la calomnie dans toute l'Allemagne, s'abstinrent de prendre note de la condamnation du criminel. Par ce comportement, les intérêts que servaient ces journaux étaient on ne peut plus clairs.

D'une autre manière encore, on avait tenté de jouer avec mes nerfs. Un représentant de la communauté juive avait livré à un confident présumé du service de police de Nuremberg que l'on avait essayé en vain de m'attirer, lors de mes voyages d'assemblée à travers l'Allemagne, dans le filet d'une "*Esther*" [une prostituée] payée d'avance.

Les tracts, dans lesquels je fus à maintes reprises accusé d'amour illicite, se comptaient par dizaines. Par la suite, ils ont essayé de me faire passer pour un "*pédophile*" et un "*homosexuel*".

Les actions calomnieuses furent probablement les plus difficiles que j'ai eus à supporter durant les 25 ans de ma lutte pour éveiller les consciences. Ce fut une grande surprise pour mes adversaires que mes nerfs n'aient pas lâché et j'ai à maintes reprises encouragé mes collègues : la lutte continue !

Maintenant, le dernier recours était censé être utilisé : le meurtre ! Une providence bienveillante me permit de survivre à de telles tentatives d'éradication, que ce soit en 1921, lors d'un voyage d'assemblée dans la zone occupée, je devais être jeté du train, que ce soit dans les batailles de salle de réunion ou de rue ou bien lorsque, tard dans la nuit, je me dirigeais vers la porte de l'immeuble

où je résidais au 4ème étage. Toutes les balles qui m'étaient destinées manquaient leur cible.

Mais les campagnes de diffamation contre moi avaient un bon côté, elles étaient une propagande qui remplissait mes lieux d'assemblée, même là où on ne s'y attendait pas, et m'amena des auditeurs qui ne pouvaient être tirés de leur léthargie que par la curiosité provoquée par ces diffamations.

La lutte continue

Les juges furent profondément émus, lorsque Adolf Hitler les appela à libérer les co-accusés. Lui seul prenait la responsabilité de tout ce qui s'était passé, la responsabilité totale. Après neuf mois, il quitta également la prison de Landsberg *"en probation"*.

Il lui était toujours interdit de parler à Munich, alors il se rendit à Nuremberg. Là, une jubilation indescriptible l'accueillit et l'accompagna à nouveau jusqu'à sa sortie de la ville. La manifestation devant l'hôtel *"Deutscher Hof"* ne voulait pas finir et lorsque *Deutschland* retentit à maintes reprises, il fut profondément ému. Il n'a pas arrêté d'ouvrir la fenêtre et salua [la foule] avec gratitude. Il me tendit alors la main, et dit : *"Il n'y a qu'un seul Nuremberg"*.

L'invasion de l'Allemagne par la France suscita une profonde émotion au sujet des atrocités commises par la soldatesque blanche et noire [troupes africaines] qui



"Ici est tombé, abattu sur le commandement de la France, le 26 mai 1923 Albert Leo Schlageter pour la liberté et la paix dans le Rhin et la Ruhr."

s'accumulaient jour après jour. Les meilleurs parmi la jeunesse allemande se précipitèrent vers la région où régnait la tourmente. Des bénévoles de la Première Guerre mondiale et ceux qui, en raison de leur jeunesse, n'avaient pu être mobilisés. Mais surtout, il y avait le nom de *Léo Schlageter*. Il est mort en héros, tombé sous les balles françaises, dans la lande près de Düsseldorf. Sous la protection de la soldatesque française, les dirigeants communistes juifs, en accord secret avec les responsables du gouvernement marxiste à Berlin, organisèrent un soulèvement contre la partie inoccupée du Reich. Le Freikorps allemand le renversa.

Mais même dans l'Allemagne inoccupée, le feu de la tourmente n'a cessé de s'enflammer. Les grèves de masse se succédaient. Le chômage atteignit des proportions inimaginables. Une armée de huit millions fut comptée. Les bâtiments où ils percevaient leurs aides sociales débordaient. Des malédictions et des imprécations menaçaient ceux qui voulaient aider, mais faute de moyens, ne pouvaient rien faire.

Dans les années 1880, un mouvement antisémite dont on parla beaucoup vit le jour en Allemagne. Afin d'attirer l'attention du public, trois juifs ont mis le feu à une synagogue et une certaine presse mit cette profanation sur le dos des méchants ennemis des juifs. Mais ils s'étaient tiré une balle dans le pied. Les juifs furent identifiés comme les coupables et reçurent de sévères punitions.

Parce que du côté juif, on savait à quel point le public réagit au crime commis contre la religion, la profanation de cimetière fut inventée et rapportée de manière continue. Rares étaient les semaines qui s'écoulaient sans que des pierres tombales renversées ne soient signalées et "*les types au Svastika*" soupçonnés d'être les coupables. Pour la police du système à l'époque, étant donné leur empressement à servir les juifs, les "*types au Svastika*" étaient devenus les proies à abattre par excellence, ils "*savaient*" donc

pertinemment où les "*profanateurs de cimetière*" devaient être recherchés, chez les "*Nazis*" bien sûr.

Après 1933, un travailleur social-démocrate dans une ville de Franconie – pris de remords – contacta un dirigeant du parti et déclara que la "*profanation du cimetière*", que le journal rouge avait mise sur le dos des Nationaux-Socialistes, avait été commise par lui sur ordre des juifs. Par conséquent, on cherchait par des méthodes aussi basses pendant la période de lutte à dégrader l'image du mouvement national-socialiste qui était en forte progression auprès du public sensible.

Des marches de masse dans les rues ! Des rassemblements de masse dans les lieux publics ! Ici, le drapeau rouge de la révolte, là le drapeau avec la croix gammée ! Ici le communiste, là, le National-Socialiste. Horst Wessel est assassiné à Berlin par un gang rouge mené par la juive Kuhn ! La chanson "*Horst Wessel*", chantée par des millions d'Allemands pleins d'espoir, s'élance vers le ciel ! Les partis ont augmenté leurs effectifs de moitié ! Les élections s'enchainent ! Rien ne change !

Conférence du Parti du Reich, 1927 à Nuremberg. La ville du Reichstag de l'ancienne souveraineté impériale est devenue le lieu cérémoniel des Nationaux-Socialistes. Toutefois, l'espoir des fidèles grandit, cependant la haine des dévoyés [par toute sorte de propagande "*anti-Nazis*"] est illimitée. Allemands contre Allemands. Le nombre de personnes tuées ou mutilées est important et ne fait que grandir. Seigneur dieu du ciel, où êtes-Vous ?

Adolf Hitler devient Führer du Peuple

[Le leader du peuple]

Nous sommes le 30 janvier 1933. Les colonnes SA et SS passent à travers la porte de Brandebourg. Marchent avec leurs étendards au flambeau à travers les acclamations de la capitale conquise de l'empire. Vieux maréchaux et autres vétérans de la première guerre mondiale regardent muets d'émotion le défilé, est-ce que c'est réel ? Ou n'est-ce qu'un rêve ?



La porte de Brandebourg

Les cloches de l'église "*Postdammer Garnisons-Kirche*" n'arrêtent pas de sonner. Le grand roi sort de sa crypte pour bénir le miracle qui se produit : le *generalfeldmarschall* von Hindenburg, président

de la république, reçoit le serment de loyauté de son chancelier Adolf Hitler. L'Allemagne s'est réveillée !

1 mai 1933. Le chancelier du Reich et chef du peuple allemand parle de la tribune sur le champ de Tempelhof près de l'arbre solitaire. Il parle et demande aux millions de travailleurs allemands : *"Donnez-moi 4 ans !"*

Le peuple lui donne ce temps demandé. Les haut-fourneaux sont activés, dans les usines les machines tournent à nouveau et 8 millions de chômeurs retournent au travail ! Les paysans, libérés de *"la main de Juda"*, sèment à nouveau des plantes aux fleurs ravissantes ! Un profond sentiment de joie s'empare de tout le peuple allemand !

Joseph Goebbels, l'aide précieuse du Führer, annonce à la Société des Nations à Genève la volonté du peuple allemand de recouvrer sa liberté, comme l'avaient fait autrefois ses ancêtres. Des armes sont forgées. La Reichswehr devient le noyau des nouvelles troupes du pays. Ces premiers bataillons marchent vers la *"zone de la honte"* au bord du Rhin. La Sarre revient dans le Reich. Mais dans l'Est par contre la plaie ne se referme pas : le pont vers l'Est est coupé par un dictat cruel qui attend toujours une solution pacifique entre Allemands et Polonais.

Et au-dessus de tout étaient les *"lois de Nuremberg !"*

Les lois de Nuremberg

Chaque peuple a le droit et le devoir de se doter des lois qu'il reconnaît comme nécessaires à sa préservation. Au début de la guerre qui a fait de la terre promise de Canaan celle des juifs, Moïse, le chef des juifs avait dicté sa loi :

Tu ne donneras pas tes filles aux gens du pays dans lequel tu entreras, et tes fils ne doivent pas prendre pour femmes les filles des étrangers.

Cette loi de Moïse interdisait donc le mélange du sang juif avec le sang des personnes étrangères et a ainsi permis la propagation continue de l'hérédité juive et la préservation de la spécificité physique, spirituelle et émotionnelle typiquement juive pour l'éternité. Cette loi est donc une loi de protection pour la préservation de la race juive.

Après la conquête de Canaan, la loi juive de protection raciale donnée par Moïse n'était plus observée par de nombreux juifs. Ils avaient pris pour femmes les filles des peuples soumis et avaient mis au monde des enfants nés de leur union. Dans cette progéniture, l'élément spécifiquement juif de la spécificité physique, spirituelle et émotionnelle menaçait de plus en plus de disparaître. Ce fut le prêtre juif Esdras, qui renouvela la loi de Moïse et sauva ainsi de la dissolution la race juive. Comme l'indique le Livre d'Esdras dans les chapitres 9 et 10, le prêtre juif Esdras convoqua une assemblée populaire, dans laquelle la violation des lois fut décrétée comme une infraction grave et comme une offense envers Dieu :

En entendant cela, je fus désemparé. J'ai étendu mes mains et j'ai dit : Mon Dieu, je suis trop chargé de honte et de confusion pour lever ma face vers vous, mon Dieu ; car nos iniquités se sont multipliées par-dessus nos têtes, et notre faute est montée jusqu'au ciel.

Séchénias s'est fait l'orateur de l'assemblée populaire :

En effet, nous avons péché contre notre Dieu en établissant chez nous des femmes étrangères, appartenant à la population du pays. (...) renvoyons toutes les femmes et les enfants issus d'elles...

Après qu'Esdras leur ait fait prêter serment, "*qu'il soit fait selon la Loi*", la plus grande expulsion massive de tous les temps commença :

Toutes les femmes non juives mariées à des juifs, ainsi que les enfants issus de ces mariages, furent expulsés de la communauté juive !

On ne sait pas si, à cette époque, il y eut des gouvernements alliés qui déclarèrent que l'expulsion massive de femmes et d'enfants étaient inhumaine et s'ils s'étaient engagés envers les expulsés en utilisant tous les moyens en leur pouvoir.

Mais Esdras est justement célébré par les juifs comme l'un de leurs plus grands prêtres et dirigeants. Grâce au renouvellement de la loi de protection de la race créée par Moïse, il sauva les juifs de la disparition. Les Égyptiens, les Perses, les Grecs et les Romains n'appartiennent plus qu'à l'histoire, parce qu'ils n'ont pas restreint le mélange de leur sang avec d'autres races. Mais le peuple juif leur a survécu, il vit encore aujourd'hui, et au 20ème siècle, il est en train de gagner sa plus grande victoire : la domination mondiale !

Ce que la "*loi de Nuremberg*" devait devenir pour le peuple allemand est ce que furent et sont encore pour les juifs les lois de Moïse et leur renouvellement par Esdras. C'est cette loi qui fut

adoptée en 1935 par le Reichstag allemand et qui est appelée : **"Loi pour la protection du sang allemand et de l'honneur allemand"**. [Gesetz zum Schutze des deutschen Blutes und der deutschen Ehre, vom 15. September 1935, voir annexe] *"La loi de Nuremberg"* devrait être pour le peuple allemand ce que la loi de Moïse et d'Esdras était, et est aujourd'hui encore, pour les juifs : une protection pour sa conservation. Elle avait pour but d'empêcher que la virginité allemande soit encore soumise au déshonneur par des peuples étrangers et que le sang allemand ne se mélange encore à celui des juifs. La *"loi de Nuremberg"* n'était donc pas une attaque contre un autre peuple ou une autre race, mais plutôt **une loi pour la protection de la continuité de l'existence du peuple allemand**. La *"loi de Nuremberg"* sera célébrée un jour par l'histoire comme l'œuvre de législation la plus importante du XXe siècle et avec elle, son créateur Adolf Hitler.

Bien que les juifs aient pris soin de préserver la loi de protection qui leur a été donnée par Moïse et qui fut renouvelée par Esdras, ce sont eux qui ont combattu la *"Loi de Nuremberg"* adoptée pour protéger le peuple allemand en tant qu'attaque contre les juifs et donc comme un crime contre la *"Liberté démocratique"*. Le fait que les juifs aient exigé et obtenu l'abolition de la *"loi de Nuremberg"* des gouvernements alliés révèle le niveau de leur influence sur les événements mondiaux.

Guerre et culpabilité de guerre

La Seconde Guerre mondiale a balayé l'Europe. Le Führer est mort. Le Grand Reich allemand a été brisé. Les villes allemandes sont en ruines. Le peuple allemand est exposé à la servitude de son ennemi par la dette et les intérêts. Dans la Première comme dans la Seconde Guerre mondiale, les soldats anglais, américains et russes furent les exécuteurs. Mais qui est le véritable vainqueur de cette guerre ? Est-ce les nations d'où ces soldats sont venus ?

La prise du pouvoir par le Führer en 1933 fut le signal de passer à l'attaque pour les juifs du monde entier. ***La presse juive mondiale a réclamé le boycott mondial contre l'Allemagne.*** La réponse de l'Allemagne fut le boycott de 24 heures sur les entreprises juives, le 1er avril 1933. Aucun juif n'a perdu la vie dans le processus, et aucun immeuble juif ne fut endommagé. Le contre-boycott, ordonné par la direction du parti et mené sous mon contrôle, était censé mettre en garde les juifs du monde entier contre la provocation envers l'Allemagne nationale-socialiste.

Depuis lors, des attaques malveillantes contre l'Allemagne nationale-socialiste sont encore apparues dans la presse mondiale. Il était indubitable qu'avec cette propagande ininterrompue dans le monde, on croyait que l'existence d'une Allemagne nationale-socialiste constituait un danger pour les autres nations. L'écrivain juif Emil Ludwig (Cohn), qui a émigré en France, parla très clairement des souhaits et des intentions juives dans la revue "*Les Annales*" :

*"Hitler ne veut pas la guerre, mais il sera
obligé de la faire."*

L'ambassadeur de Pologne aux États-Unis, le comte Potocky, a écrit à son gouvernement à Varsovie, à un moment où en Europe, personne ne pensait qu'une Seconde Guerre mondiale n'arriverait ou ne devait venir, qu'il avait eu l'impression que les juifs influents à Washington travaillaient à une nouvelle guerre mondiale. (Voir le Livre blanc allemand).

Le rapport de l'ambassadeur de Pologne, Potocky, à qui personne ne pouvait reprocher de préjugé contre la communauté juive mondiale et qui n'était pas non plus un ami de l'Allemagne nationale-socialiste, suffirait seul à répondre pleinement à la question de la culpabilité de la guerre. La culpabilité de la Seconde Guerre mondiale est née au moment où le Dieu Yahvé, par la bouche du chef Moïse, donna au peuple juif les instructions :

"Vous devriez engloutir tous les peuples !"

Avec la défaite de l'Allemagne nationale-socialiste dans la Seconde Guerre mondiale, la communauté juive internationale a remporté la plus grande victoire de son histoire.

Le Führer

Le Führer n'est pas mort ! Il vit encore dans la création de son esprit divin. Il survivra à la vie de ceux qui furent condamnés par le destin pour n'avoir pas compris le Führer alors qu'il vivait encore. Ils sombreront dans la tombe et seront oubliés. L'esprit du Führer continuera à travailler dans le temps et deviendra le sauveur de son peuple asservi et de l'humanité dévoyée.

Commentaire de conclusion

Un gardien de prison juif m'a dit que cela lui plaisait, même dans la situation où je me trouvais, que je reste fidèle à ma cause. Ce qui m'a étonné chez ce fonctionnaire pénitentiaire juif, qui, sans le vouloir, exprimait sa propre attitude décente par son témoignage de respect, était pour moi évident. Je serais un chien si parce que prisonnier de l'ennemi, je désavouais ce qui fut ma conviction depuis plus de 25 ans. Cette conviction est en accord avec la demande du leader sioniste Théodore Herzl :

Tant que les juifs seront forcés de vivre ensemble avec d'autres peuples, l'antisémitisme continuera d'exister. La paix mondiale désirée par les peuples ne pourra devenir un fait que si les juifs du monde reçoivent également un foyer national.



Mondorf, 3 août 1945
Maison des détenus
Julius Streicher

ANNEXE

Loi pour la protection du sang et de l'honneur allemands du 15 septembre 1935

Pénétré de la conscience que la pureté du sang allemand est la condition nécessaire de la perpétuation du peuple allemand, et inspiré par la volonté indomptable d'assurer quoi qu'il arrive l'avenir de la nation allemande, le Reichstag a adopté à l'unanimité la loi suivante, qui est proclamée par la présente :

§1.1. Les mariages entre juifs et citoyens de sang allemand ou apparenté sont interdits. Les mariages conclus malgré cette interdiction sont nuls, même s'ils ont été conclus à l'étranger de façon à contourner la présente loi.

§1.2 L'action en annulation ne peut être initiée que par le procureur public.

§2. Les relations extraconjugales entre juifs et citoyens de sang allemand ou apparenté sont interdites.

§3. Les juifs n'ont pas le droit d'employer dans leur ménage des citoyennes de sang allemand ou apparenté de moins de 45 ans.

§4.1. Il est interdit aux juifs de hisser et d'arborer les couleurs nationales du Reich.

§4.2. Il leur est par contre autorisé d'arborer les couleurs juives. L'exercice de ce droit est protégé par l'État.

§5.1. Quiconque contrevient au § 1 sera puni d'une peine de bague.

§5.2. L'homme qui contrevient au § 2 sera puni d'une peine de prison ou de bague.

§5.3. Quiconque contrevient aux dispositions des §§ 3 et 4 sera puni d'une peine de prison pouvant aller jusqu'à un an et d'une amende ou d'une de ces peines.

§6. Le ministre de l'Intérieur du Reich, en accord avec le représentant du Führer et avec le ministre de la Justice du Reich, prend les dispositions légales et administratives nécessaires pour appliquer et compléter la présente loi.

§7. La loi entre en vigueur le jour de sa promulgation, à l'exception du § 3 qui n'entre en vigueur que le 1^{er} janvier 1936.

Nuremberg, le 15 septembre 1935

lors du congrès « liberté » du parti du Reich

Le Führer et chancelier du Reich, Adolf Hitler

Le ministre de l'Intérieur du Reich, Frick

Le ministre de la Justice du Reich, Dr. Gürtner

Le représentant du Führer, R. Hess, ministre du Reich sans portefeuille

T/ 9863/5012

Gesetz zum Schutze des deutschen Blutes
und der deutschen Ehre.

Vom 15. September 1935.

Durchdrungen von der Erkenntnis, daß die Reinheit des deutschen Blutes die Voraussetzung für den Fortbestand des Deutschen Volkes ist, und beseelt von dem unbeugsamen Willen, die Deutsche Nation für alle Zukunft zu sichern, hat der Reichstag einstimmig das folgende Gesetz beschlossen, das hiermit verkündet wird:

§ 1

- (1) Eheschließungen zwischen Juden und Staatsangehörigen deutschen oder artverwandten Blutes sind verboten. Trotzdem geschlossene Ehen sind nichtig, auch wenn sie zur Umgehung dieses Gesetzes im Ausland geschlossen sind.
- (2) Die Nichtigkeitsklage kann nur der Staatsanwalt erheben.

§ 2

Außerehelicher ~~Geschlechtsverkehr~~ ^{Beziehung} zwischen Juden und Staatsangehörigen deutschen oder artverwandten Blutes ist verboten.

§ 3

Juden dürfen weibliche Staatsangehörige deutschen oder artverwandten Blutes unter 45 Jahren in ihrem Haushalt nicht beschäftigen.

§ 4

- (1) Juden ist das Hissen der Reichs- und Nationalflagge und das Zeigen der Reichsfarben verboten.
- (2) Dagegen ist ihnen das Zeigen der jüdischen Farben gestattet. Die Ausübung dieser Befugnis steht unter staatlichem Schutz.

./.

Anf. 2248.

§ 5

- (1) Wer dem Verbot des § 1 zuwiderhandelt, wird mit Zuchthaus bestraft.
- (2) Der Mann, der dem Verbot des § 2 zuwiderhandelt, wird mit Gefängnis oder mit Zuchthaus bestraft.
- (3) Wer den Bestimmungen der §§ 3 oder 4 zuwiderhandelt, wird mit Gefängnis bis zu einem Jahr und mit Geldstrafe oder mit einer dieser Strafen bestraft.

§ 6

Der Reichsminister des Innern erläßt im Einvernehmen mit dem Stellvertreter des Führers und dem Reichsminister der Justiz die zur Durchführung und Ergänzung des Gesetzes erforderlichen Rechts- und Verwaltungsvorschriften.

§ 7

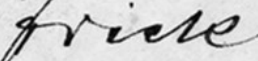
Das Gesetz tritt am Tage nach der Verkündung, § 3 jedoch erst am 1. Januar 1936 in Kraft.

Nürnberg, den 15. September 1935,
am Reichsparteitag der Freiheit.

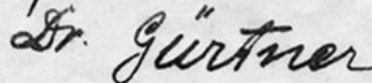
Der Führer und Reichskanzler.



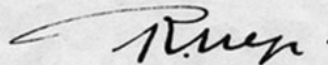
Der Reichsminister des Innern.



Der Reichsminister der Justiz.



Der Stellvertreter des Führers.



JULIUS STREICHER

[1885-1946]

Julius Streicher était un instituteur allemand, puis un officier prussien pendant la Première Guerre mondiale. violemment anti-juif, il rencontra Hitler en 1921. Il était alors le responsable de l'extrême-droite de Franconie, ce qui contribua à faire de Nuremberg une ville phare du parti national-socialiste. Il fut le directeur du journal anti-juif *Der Stürmer* de 1923 à 1945. Gauleiter national-socialiste de Franconie (1925-1940), puis député au Reichstag en 1933, il était connu pour ses paroles acerbes contre les juifs. Il tomba en disgrâce durant la Seconde Guerre mondiale et s'occupa de ses terres. On lui refusa le droit de s'engager pour aller combattre sur le front.

Il fut néanmoins jugé à Nuremberg pour ses écrits anti-juifs, dans la ville dont il avait fait un bastion national-socialiste. Lorsque les gardes vinrent le chercher pour monter à l'échafaud dans la nuit du 15 au 16 octobre 1946, il refusa de s'habiller, puis refusa de marcher. Ce n'est qu'en tricot de corps et en caleçon long qu'il fut trainé sur l'échafaud. Avant d'être pendu, ses derniers mots seront : « Purim 1946 ! ».

ISBN 978-0-244-63902-0

